

De l'apothicairerie d'autrefois à la pharmacie d'aujourd'hui

Pierre LABRUDE

Traiter de la transformation de l'apothicairerie en pharmacie peut s'envisager de plusieurs façons, et je n'en retiendrai ici que deux : soit la considérer comme de l'histoire de la pharmacie au sens strict ; en d'autres termes, envisager l'évolution de la pharmacie en tant que science ; soit se limiter à la proposer comme une histoire de l'évolution de l'agencement et des matériels de l'officine en réponse à l'accroissement des connaissances scientifiques en matière de physiopathologie, de diagnostic, de pharmacologie, de thérapeutique, etc. C'est ce second aspect que j'ai retenu, ce qui me permettra de présenter des intérieurs de pharmacie et des objets indispensables à l'exercice de cet artisanat qu'est, pendant des siècles, la préparation des médicaments à partir des drogues, et qui est proche de l'art – puisqu'effectivement on parle d'art médical, d'art dentaire et d'art pharmaceutique –, et que certaines armoires, certaines boîtes et certains récipients qui ont été d'un usage quotidien jusqu'à une époque récente, sont de véritables œuvres d'art.

Peut-être est-il utile de définir tout d'abord les termes employés. En quoi l'apothicairerie et l'apothicaire sont-ils différents de la pharmacie et du pharmacien ?

Définitions

Le mot « apothicaire » vient du grec « apothécê » ou « apothékê », qui signifie entrepôt ou réserve, et du bas latin « apothecarius » qui désigne le boutiquier, celui qui « tient » un commerce. C'est donc une expression ancienne qui n'a pas à l'origine de spécificité pharmaceutique, mais qui, au fil des siècles, a vu son acception se restreindre à l'identification du professionnel, du praticien dit-on de nos jours, dont l'activité est la préparation et la dispensation du médicament. Il est important de préciser tout de suite que l'apothicaire, considéré comme pharmacien, c'est-à-dire comme « l'homme du médicament », est aussi et pendant des siècles, concomitamment, un épiciers

et un droguiste, dans le sens le plus noble de ces mots, et même seulement un commerçant, d'un genre très particulier, à l'époque des corporations.

À la fin du xviii^e siècle, et en particulier à partir de la *Déclaration royale* du 25 avril 1777, qui sépare de manière définitive la pharmacie des autres activités décrites ci-dessus, le mot est remplacé par celui de « pharmacien », apparu en 1620 et qui était déjà employé. Toutefois le mot apothicaire est resté en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse alémanique sous la forme *Apotheker*, et d'*Apteka* dans les pays slaves.

Pour sa part, le mot « pharmacie » a pour origine le grec « pharmaceia » ou « pharmakeia » qui dérive de « pharmacon » ou « pharmakon », et du latin médical « pharmacia », dans le sens de toxique (poison) et de médicament (remède). « Tout est toxique, rien n'est toxique, tout est une question de dose... » aurait dit le célèbre médecin et iatrochimiste, c'est-à-dire adepte de la « médecine chimique », Paracelse (1493-1541). On peut presque affirmer que toute la problématique du médicament se trouve dans cette phrase. En 1314 « Farmacie » a le sens de « remède purgatif », et ce type de médicament est alors presque archétypique de la profession. Le mot pharmacien dérive de ces notions et de ces mots.

L'évolution des locaux : boutique, apothicaire, pharmacie

Par simplicité, il est possible de distinguer trois aspects et donc trois étapes, dans l'allure et l'agencement de ce qu'on appelle classiquement « l'officine », mot qui, en latin, signifie « atelier » – ce qui explique bien sa destination – : la boutique, l'apothicaire et la pharmacie.

La boutique correspond à la longue période où le métier est encore mal défini et donc en partie confondu avec d'autres commerces, et où la composition des médicaments ne repose pas sur des bases scientifiquement établies.

À l'origine, quand le médecin est aussi le préparateur du médicament qu'il prescrit, la médecine et la pharmacie sont bien sûr confondues et s'exercent dans le même local. C'est ce qui se passe chez les Grecs avec l'*iatreion* et chez les Romains avec la *taberna medica*. Ce sont les Arabes qui, au viii^e siècle, ouvrent les premières officines ou « boutiques aux drogues », que les échanges commerciaux font se répandre dans notre pays, tout d'abord sur son rivage méditerranéen.

Des officines sont connues en Italie : celle de Galien à Rome et celle qui a été exhumée des fouilles de Pompéi avec une enseigne spécifique et, aux murs, des mentions de remèdes et de prix.

Dans notre pays, comme ailleurs, l'installation de la boutique est bien sûr d'abord rudimentaire, mais son emplacement est important : rues passantes, angles de rues, places, proximité de l'église ou du marché. Cela n'a pas changé...

De l'apothicairerie d'autrefois à la pharmacie d'aujourd'hui



■ Une pharmacie du XVIII^e siècle en Allemagne (photographie P. Labrude).

Un quartier spécifique peut même se créer, comme à Paris. La boutique se compose d'une salle ouvrant sur la rue avec des volets et un étal, d'une arrière-boutique servant de préparatoire et de magasin, voire d'une cave et d'un étage. La spécialité du lieu s'exprime par l'enseigne et par les odeurs, odeurs des drogues et des épices, odeurs des plantes, odeurs aussi des préparations.

La nature de l'activité est indiquée aux passants de multiples façons : inscriptions sur la façade, puis enseignes dessinées, sculptées, forgées, rappelant les drogues ou les instruments : vipères (*Aux vipères d'or* chez Moïse Charas à Paris à la fin du XVIII^e siècle), cerf, licorne, salamandre, cygne, etc., ou mortier (*Au mortier d'or* par exemple). Notons la présence ici du mot « or », métal des alchimistes et des iatrochimistes, et symbole d'excellence. Dans le nord de la France, les « gragnards » représentent des figures grotesques. À Paris et dans les villes royales, les apothicaires « privilégiés » se distinguent de leurs confrères par une marque comportant les armes royales. On trouve aussi la célèbre devise « *In his tribus versantur* » associée aux trois symboles du serpent, du palmier et du rocher, représentant les trois règnes de la nature, mais aussi le cycle de la vie et la fertilité.

Beaucoup de boutiques ont un aspect « surnaturel » due à la présence, délibérée, d'animaux empaillés afin d'y créer un univers à la fois fascinant, inquiétant et ésotérique symbolisant le triomphe de la médecine et de la thérapeutique sur la maladie et sur la mort...

La « jonction » des XVII^e et XVIII^e siècles est marquée par un embellissement des boutiques qui deviennent plus claires, plus accueillantes et moins inquiétantes. De riches apothicaires y suspendent des peintures, d'inspiration souvent religieuse, voire mythologique.

La spécialisation du métier et son ascension dans l'échelle sociale nécessitent de mettre de l'ordre dans ces amoncellements afin de répondre plus rationnellement aux trois grandes fonctions de l'officine : stocker les drogues dans des conditions satisfaisantes, préparer les médicaments et les conserver de même, accueillir les patients correctement pour leur dispenser ces préparations. On aboutit ainsi à une sorte d'officine « idéale » dont l'emplacement doit aussi être sain et spacieux, et l'aménagement pensé de manière à optimiser la tâche de l'apothicaire et de son personnel, apprentis et compagnons. Il n'y a là, à nos yeux, rien de bien original... Jean de Renou avait déjà bien décrit tout cela en 1626 dans ses célèbres *Œuvres pharmaceutiques*.

Le rangement des drogues et des médicaments préparés doit offrir le maximum de commodités, et c'est ainsi que nous en arrivons à l'apothicairerie dans ce qu'elle a pour nous d'archétypique... C'est celle que nous allons visiter et admirer au cours de nos voyages touristiques, le plus souvent dans d'anciens hôpitaux parce que c'est là qu'elle y est demeurée active le plus longtemps ou qu'elle a pu être conservée parce que la place n'était pas trop comptée. En ville, il n'en a pas été de même, les pharmacies conservées sont beaucoup plus rares et elles sont aujourd'hui dans les musées. Celles qui subsistent en activité, comme par exemple celle de Commercy et aussi certaines pharmacies hospitalières, ne manquent pas de poser des problèmes, car elles ne correspondent plus aux normes d'activité d'aujourd'hui.

Dans notre Lorraine avec ses quatre départements, il est curieux de constater qu'on n'évoque pour ainsi dire jamais d'apothicairerie en Moselle. N'y en a-t-il jamais eu ? Certainement pas... N'en aurait-on conservé aucune en entier ? Cela semble être le cas, bien que je pense qu'il existe ici et là des collections de pots de pharmacie dont la muséographie reste à faire. Il n'en est pas de même dans les trois autres départements. Plusieurs apothicaireries et plusieurs ensembles de pots existent à Nancy, en particulier au *Musée lorrain*. La Meuse dispose d'une belle apothicairerie à Commercy et, dans les Vosges, il existe des collections à Bruyères, à Rambervillers et à Remiremont. Certaines régions sont très riches en apothicaireries hospitalières, particulièrement la Bourgogne et la Région Rhône-Alpes.

Les nécessaires étagères, regroupées dans les boiseries que nous connaissons bien, accueillent sur plusieurs hauteurs les récipients aux noms de chevette – le pot de pharmacie par excellence, qu'aucune autre profession ne peut employer – de pot-canon, d'albarelle, et les boîtes ou caisses ou « layettes » dans lesquelles sont conservées les plantes et les drogues végétales. Il faut aussi

tout un ensemble de tables avec des plateaux en matériaux différents selon les préparations qui y sont réalisées, qui supportent aussi les balances et les petits mortiers, les grands étant posés sur un billot. Une partie du local ou une pièce séparée sert de laboratoire, c'est-à-dire de lieu où s'effectuent les opérations chimiques, même si la chimie n'est encore que balbutiante et imprégnée de l'alchimie qui l'a précédée et l'a fait beaucoup progresser. Il s'y trouve donc un ou plusieurs fourneaux, étuves, hottes et alambics, et toute la verrerie et les vaisseaux, c'est-à-dire la vaisselle de laboratoire, nécessaires aux opérations pharmaceutiques. Il faut aussi des bancs pour les personnes qui attendent leurs préparations, et des sièges pour le maître, pour les visiteurs et ceux



Un mortier sur son billot, France XVIII^e siècle (photographie P. Labrude).

qui viennent bavarder, sans oublier le médecin, qui n'est pas forcément, comme on le croit souvent, un adversaire ou un ennemi, et qui peut venir s'entretenir de prescriptions, voire procéder à des consultations au sein même de l'officine.

Il apparaît naturel que la décoration ait fait peu à peu son apparition dans le mobilier et dans le matériel officinaux. Chez le très célèbre Moïse Charas (1619-1698), dont la pharmacie est encore très encombrée, des guirlandes de fleurs et de plantes ornent les solives ; des peintures, des symboles alchimiques et les noms de grands pharmaciens sont présents sur les murs ; « des vipères étreignent le pied des urnes tout en enlaçant les colonnes ».

Au XVIII^e siècle, la pharmacie s'ouvre plus largement sur la rue qu'auparavant et sa devanture se ferme par des fenêtres ; elle accueille des vases remplis de liquides colorés et des chevrettes dont nous avons vu la valeur symbolique. Tout cela constitue une sorte d'emblème professionnel. Des exemples de ces « belles » pharmacies sont encore visibles. L'une des plus connues est celle de l'apothicaire Maire à Besançon, de style Louis xv, fondée en 1738 dans une maison où plus tard Victor Hugo verra le jour et aujourd'hui conservée au Palais Lascaris de Nice.

À partir du XIX^e siècle, la rigueur et l'ordre commencent à l'emporter sur l'art et la fantaisie dans l'installation, sans doute en relation avec le triomphe

de la science qui a marqué cette époque. Au milieu du siècle, l'aménagement est devenu très rationnel, ce qui ne cessera de s'accroître. La pharmacie est maintenant une vraie science et son exercice un vrai commerce... La devanture devient classique : deux ou trois vitrines encadrant une entrée ; l'enseigne fait place à une croix, rouge d'abord, puis verte à la suite de décisions officielles au ^{xx}^e siècle (1913 et 1939). Le local, carré ou rectangulaire, est divisé en deux espaces par un ensemble de meubles à usage de comptoir et de présentoir, l'un pour le pharmacien et son personnel, et l'autre pour les clients, debout ou assis. Une ou plusieurs portes de l'espace professionnel conduisent au laboratoire qui est aussi le préparatoire, à la ou aux réserves, à la cave, éventuellement au bureau du titulaire, voire à l'appartement. Il est d'usage en effet d'habiter « au-dessus », d'autant que le pharmacien est obligatoirement propriétaire du fonds, c'est-à-dire de la pharmacie, et souvent aussi des murs. Plusieurs de ces pharmacies existent encore et ont illustré les ouvrages : la pharmacie Lhopitallier à Paris, près du Panthéon, constitue l'un des exemples les plus connus. Il y en a d'autres : Montélimar, Paimpol, etc.

Les rayonnages sont disposés parallèlement de façon à offrir le maximum de place, et les produits les plus usités sont arrangés pour être les plus facilement accessibles. Les pots, d'un emploi plus délicat et plus difficiles à ranger et à manipuler que d'autres conditionnements, commencent à disparaître ou sont peu à peu transférés dans les rayons supérieurs. Il faut indiquer en effet que de nouveaux produits ne cessent d'apparaître dans les pharmacies à côté des médicaments : matériels orthopédiques (principalement des bandages), d'hygiène et de puériculture, pansements, et, avec l'apparition de la photographie, appareils, plaques et produits chimiques, puis pellicules. Avant l'apparition des métiers d'opticien et d'orthophoniste, la pharmacie est aussi le lieu où se dispensent les lunettes et les appareils auditifs. Depuis « toujours », elle est également l'endroit où se débitent les eaux minérales. Aussi présentoirs et publicités font-ils leur apparition.

La taille de l'officine est exploitée comme un gage de qualité et d'efficacité, d'où l'apparition de qualificatifs purement « commerciaux » comme « grand », « la plus vaste », etc., sans oublier la notion de prix : « prix modérés », « la moins chère... » .

La fin du ^{xix}^e siècle est marquée par l'apparition de l'électricité, des spécialités et de l'analyse médicale. En dehors de l'éclairage, l'électricité permet la motorisation de certains instruments qui sont nécessaires en vue de produire en grand ou demi-grand diverses préparations. Dans notre pays, une part majeure de l'industrie pharmaceutique est née dans le laboratoire de l'officine. Il en est de même du laboratoire d'analyses médicales. Cette notion est aujourd'hui souvent oubliée car ces différentes activités se sont et ont été entièrement séparées au cours du ^{xx}^e siècle pour des raisons pratiques, économiques et règlementaires.

De l'apothicairerie d'autrefois à la pharmacie d'aujourd'hui

Ces évolutions entraînent avec elles des changements dans l'attitude des titulaires. Leur diplôme et leur compétence, leurs réalisations en matière de spécialités, d'analyses, de photographie, de botanique et de chimie, les conduisent à vouloir les valoriser. Cette volonté se manifeste par des inscriptions sur les devantures, par des mentions sur des papiers et documents professionnels et par des publicités dans les journaux. À ce moment, bien que les dépôts de marque soient réglementés, la commercialisation de spécialités nouvelles ne nécessite pas de lourds investissements et la publicité est libre. Le but de tout cela est à la fois d'attirer la clientèle et de la rassurer sur la qualité du service qui lui est rendu. Il faut indiquer ici qu'à la campagne, le service s'étend à des analyses d'eau et à des déterminations de degré alcoolique qui sont importantes pour les activités humaines et agricoles. Aussi les qualités de chimiste et de microbiologiste sont-elles appréciables...

Couleurs et lumières deviennent des marques de séduction et d'attraction. C'est, en dehors de l'éclairage au gaz ou à l'électricité, l'époque des bocaux d'eau colorée qui constituent une marque distinctive de la destination du local professionnel, surtout bien sûr à l'heure où la nuit tombe et où les clients sortent de leur travail. Dans *Tartarin sur la montagne*, Alphonse Daudet mentionne : « un passant se glissait dans la ville éteinte où rien n'éclairait plus la façade des maisons que les réverbères et les bocaux teintés de rose et de vert de la pharmacie Bézuquet se projetant sur la placette... ».

La fin du xix^e siècle et le début du xx^e sont marqués par une sorte de course à la décoration de l'intérieur et de l'extérieur des officines. Nombre de styles finissent par y être représentés, et il faut bien reconnaître que tout n'est pas beau, surtout lorsque l'homogénéité et la place font défaut. En Lorraine, les pharmacies dites en « École de Nancy » ont été peu nombreuses et il n'en subsiste presque plus. Les seules qui étaient vraiment belles étaient celles qui avaient été entièrement pensées en termes de pharmacie et d'esthétique. Celles de Nancy ne sont plus représentatives. Celle du *Point central* est plus tardive et est en Art-déco. La plus belle assurément est celle de Commercy. Ailleurs en France, il faut aller admirer celle de Douvres-la-Délivrande, dans le Calvados, et celle due à l'architecte Jarrier à Clermont-Ferrand. Il y en a d'autres, bien sûr.

La raison majeure des modifications que subissent tant la configuration des locaux que leur décoration et leur aspect extérieur, est la disparition progressive et totale du médicament magistral et officinal au profit du médicament spécialisé. Il est en effet peu à peu devenu impossible au pharmacien d'officine de réaliser lui-même le médicament, prescrit ou non, pour des raisons de complexité, de qualité, de réglementation et de quantité. L'évolution de la société, la création de l'Assurance maladie et le remboursement, les « Trente Glorieuses », le tiers payant, aujourd'hui la crise économique et la paupérisation d'une partie de la population ont accentué ce que je

viens de décrire. Mais l'évolution avait déjà eu lieu. D'une certaine manière, tout était dit au début du ^{xx}e siècle et l'évolution était presque achevée...

Les pots de pharmacie des apothicaireries

À nos yeux, ils symbolisent la pharmacie, et nous avons raison car les récipients sont aussi anciens que l'art de guérir. On en a réalisé en toutes sortes de matériaux. Mais c'est sans conteste la faïence qui représente l'archétype du pot de pharmacie. Son apogée se situe au ^{xviii}e siècle, mais la découverte, entre 1765 et 1768, par le chirurgien Darnet, de l'intérêt de la terre de Saint-Yrieix-la-Perche, dans le Limousin, suivi de la reconnaissance par l'apothicaire Villaris de Bordeaux, que cet intérêt était dû à la présence de kaolin, va conduire à la porcelaine à pâte dure qui se substituera à la faïence au ^{xix}e siècle.

Quels sont les principaux types de pots de pharmacie en faïence ?

Le premier est la chevrette, vase oblong à large ouverture, avec une poignée et un bec saillant qui a été comparé à un corne de chevreuil, d'où le nom du récipient. C'est le pot de pharmacie par excellence, et seul les apothicaires ont le droit d'en posséder et d'en montrer. Elle est destinée aux sirops, aux miels liquides et aux huiles.

Les bouteilles, de terre ou de verre, assurent la conservation des eaux distillées. La cruche est destinée aux sirops et aux eaux. Plus grosse que la chevrette, elle est employée à l'hôpital pour cette raison et n'est pas d'usage exclusif de l'apothicaire ou de la « sœur pharmacienne ». L'épicier, qui appartient souvent à la même corporation que l'apothicaire, s'en sert aussi, entre autres pour les huiles.

Les pots-canons ou « pots à canon » servent à conserver les formes solides ou pâteuses que sont les onguents, les cérats, les baumes, les opiat, les électuaires et les confections. On les nomme aussi « vases de pharmacie » et, à partir de l'italien, « albarello » ou « albanelles » en français. Les piluliers sont de petits pots-canons et servent à conserver les pilules, forme pharmaceutique par excellence et dont le nom ne s'est pas perdu même si son usage actuel est totalement infondé. Les extraits y sont également conservés.

Enfin, les vases à thériaque sont réservés aux quatre grandes compositions galéniques : la thériaque, le mithridate, la confection d'alkermès et la confection d'hyacinthe, ainsi qu'à quelques autres formes très populaires comme l'orviétan ou l'opiat de Salomon. Leur volume est important et leur décoration soignée. D'une certaine manière, ils servent ainsi d'emblème.

De l'apothicairerie d'autrefois à la pharmacie d'aujourd'hui

Il convient d'ajouter à cette liste les boîtes destinées aux drogues végétales, souvent très décorées, pas forcément avec le dessin de ce qu'elles renferment... On y met aussi des produits minéraux.

Les inscriptions qu'elles portent, faites à la main, comportent de nombreuses abréviations, liées au manque de place, sans oublier les fautes d'orthographe, voire les erreurs d'identification du contenu !

Les autres objets de l'officine

Jusqu'à la fin du *xix^e* siècle, et même après, le pharmacien a dû disposer d'un grand nombre d'ustensiles et de récipients, d'usage constant et nécessaire à la préparation des médicaments. La liste en est longue et peut ressembler à un certain inventaire bien connu. Les balances sont de trois types : la balance romaine, le trébuchet ou balance fixe, et la balance Roberval plus récente. Les poids sont nombreux et variables selon les régions : grain de blé étalonné, scrupule, dragme, once, quarteron, marc et livre pharmaceutique. Les mortiers sont de matériau variable selon l'usage qui en est fait et les produits qui y sont traités : en bronze, petits et grands, en plomb, en fer, en marbre, en pierre. Les porphyres et les écailles de mer sont utilisés pour réduire en poudre les drogues les plus dures, et les râpoires à obtenir la poudre d'agaric, drogue purgative et émétique, la poudre de racines, et les sucs de fruits. Les entonnaires servent à remplir les récipients et à soutenir un filtre. Les bistortiers sont des rouleaux de bois destinés à mélanger les produits et à étendre les tablettes.

Les presses servent à l'obtention des sucs et des huiles. Les opérations de filtration mobilisent nombre d'ustensiles : tamis, toiles fortes, étamines, blanchets, chausse et languettes. La vaisselle, qui constitue les « vaisseaux », est destinée aux formes liquides et aux opérations de cuisson. Les formes sont nombreuses et seuls quelques noms aujourd'hui disparus ou presque (sauf en cuisine) seront cités : poêlons, terrines, bassins, coquemars, etc. Quant aux cornues et cucurbites, ce sont des accessoires pour les distillations, opérations importantes qui aboutissent à la quintessence des drogues. Tout cela servait encore un peu au *xx^e* siècle...

Les dispensaires enfin, sont des sortes de tiroirs qui permettent, quand toutes les drogues sont prêtes, de les disposer dans des casiers, et d'avoir sous la main, dans l'ordre, tous les composants d'une préparation.

Les cuillers sont d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de nacre, d'ivoire ou d'écaille de tortue. Les biberons et les « cuillers ouvertes » servent à faire prendre les formes liquides aux malades. Je termine par le célèbre mâche-bouchon, classiquement en forme de crocodile, et ce n'est pas un hasard car

cet animal a eu une destination pharmaceutique, et son caractère exotique en a fait une des décorations de l'officine...

Avant de conclure, une question : Metz a-t-elle apporté une contribution à la pharmacopée ? La réponse est affirmative. Le célèbre Anuce Foës est l'auteur d'une *Pharmacopée messine* imprimée à Bâle en 1561 et qui rassemble près de 350 formules de préparations, classiques ou inédites, qu'il juge utiles à l'exercice médical, et qu'il a réparties en treize sections.

Par ailleurs, trois préparations portent le nom de Metz et se trouvent encore dans nombre de formulaires : le « baume vert » dû à Samuel du Clos vers 1640, qui est d'abord un vulnéraire, mais pas seulement, et qui doit une partie de sa réputation au fait que Louis XIV en a reçu à plusieurs reprises ; l'« hydromel vineux », qui est à la fois une boisson et un médicament, celui de Metz ayant bénéficié d'une grande réputation ; et l'« élixir du sieur Moncharvaux », boisson parée de propriétés merveilleuses et à la limite de la liqueur et donc de l'alimentation, mais qui est réputée avoir sauvé Louis XV en 1744.

Conclusion

La pharmacie d'aujourd'hui est l'héritière d'une longue et lente évolution associée à une spécialisation de mêmes caractéristiques. Cette évolution a subi une accélération au cours des dernières décennies, cependant que le pharmacien se donnait l'image du spécialiste du médicament, alors même que son domaine d'activité s'accroissait de nombreuses autres activités, dites « pharmaceutiques spécialisées ». Ceci apparaît quelque peu paradoxal, et il est clair que, si le pharmacien est l'héritier de l'apothicaire, l'activité d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle d'autrefois, d'un autrefois d'ailleurs pas si lointain...

Cette transformation accélérée de la profession est pour une grande part liée à l'évolution de la confection du médicament, passée de la préparation magistrale ou officinale, à la spécialité, bien sûr aussi à l'évolution de la médecine et à sa bien meilleure connaissance de la pathologie et de la thérapeutique, sans oublier enfin l'informatisation de plus en plus importante des activités professionnelles, l'accroissement des obligations d'ordre réglementaire et l'élargissement de l'accès aux soins qui, s'il n'est pas parfait comme nous le savons et comme on le déplore, s'est néanmoins beaucoup amélioré. ■

De l'apothicairerie d'autrefois à la pharmacie d'aujourd'hui

Sources documentaires

BOUVET (M.), *Histoire de la Pharmacie en France des origines à nos jours*, Paris, Occitania, 1937, 447 p.

BOUSSEL (P.) et BONNEMAIN (H.), *Histoire de la pharmacie ou 7000 ans pour soigner l'homme*, Paris, Éditions de la Porte verte, 1977, 283 p.

CHAST (F.) et JULIEN (P.) (sous la direction de), *Cinq Siècles de pharmacie hospitalière 1495-1995*, Paris, Hervas, 1995, 381 p.

FABRE (R.) et DILLEMANN (G.), *Histoire de la pharmacie*, Paris, Presses universitaires de France, *Que Sais-je ?*, n° 1035, 1963, 128 p.

KALLINICH (G.), *Pharmacies anciennes, Intérieurs et objets*, Fribourg-Paris, Office du livre-Société française du livre, 1975-1976, 252 p.

LEFÉBURE (C.), *La France des pharmacies anciennes*, Toulouse, Privat, 1999, 157 p.

PICARD (J.D.), *Voyage vers les apothicaireries françaises*, Paris, Les Éditions de l'amateur, 2004, 213 p.

